

Zaï : dessine-moi un crayon

« Je vois beaucoup d'adultes acheter des livres jeunesse, par plaisir, sans alibi. »

Zaï est l'un des illustrateurs vedette de l'édition jeunesse qui compte en France de très nombreux talents. Il nous raconte sa façon d'aborder un art pas seulement réservé aux enfants.

Vous vous êtes orienté très vite vers l'édition jeunesse, était-ce une volonté, une opportunité ?

J'ai fait l'un des premiers livres de l'Ecole des loisirs après mes études à l'Ecole Estienne, en 1967 pendant mon service militaire. Mais les nécessités financières étaient incompatibles avec cette activité. Je suis alors rentré dans une agence de pub où je faisais des roughs, les esquisses qui servent à vendre des visuels. Cela a exercé une rapidité que j'ai conservée quand je suis retourné 20 ans après à l'illustration jeunesse. Ce qui a été compliqué, c'était de retrouver la sincérité, l'émotion. J'ai dû beaucoup redessiner en me replaçant dans la position d'un étudiant pour y parvenir.

Y-a-t-il des particularités, des codes à respecter ou non pour s'adresser au public enfant ?

Ce qui m'a fasciné, c'est au contraire la liberté que j'ai ressentie comme un vertige après les figures imposées de la publicité. La seule contrainte, c'est que l'âge du personnage doit correspondre à l'histoire et à celui des lecteurs auxquelles elle est destinée. Le reste est une question de dialogue avec l'éditeur, avec lequel je suis le plus souvent en relation plutôt que directement avec l'auteur. Sauf pour Rue du monde où l'auteur, Alain Serres, est aussi éditeur et part quelquefois de dessins que j'ai déjà réalisés.

Bizarrement, je n'ai pas l'impression de dessiner pour les enfants. Beaucoup des illustrateurs que j'apprécie sont d'ailleurs des gens qui travaillent d'abord pour eux et pas pour un public défini. Walt Disney m'ennuie. Je ne crois pas à l'affirmation «Bambi, ils n'aiment que cela». L'enfant est une personne et n'a pas de goût présumé. Les histoires doivent être compréhensibles, mais elles permettent une certaine ouverture vers une forme d'art, de différence.

Je participe à de nombreux salons où je vois beaucoup d'adultes acheter des livres jeunesse, par plaisir, sans alibi. Parce qu'il y a peu de livres en images sur le marché, en dehors de la BD, des carnets de voyage et des ouvrages d'art ou de photos. Il y a une telle profusion de talents en France dans cette écriture dessinée qu'elle attire d'autres publics que sa cible naturelle.

Comment vous placez-vous quand vous recevez un texte ? Votre approche consiste-elle à le souligner, à le rendre plus accessible ?

A l'interpréter, comme un cinéaste qui tire un film d'un livre. Il en a sa perception, celle qui fait dire «moi je ne le voyais pas ça» à ceux qui l'ont déjà lu. Je ne suis pas assujetti à l'auteur, mais à égalité, puisque je le suis aussi. Les illustrateurs ont souvent une façon précise et constante de travailler. Moi, j'ai tendance à chercher la technique qui sera adaptée au texte. Parce qu'en dehors de quelques initiés, j'ai l'impression que le public n'achète pas le livre d'untel ou d'untel, mais celui qui lui plaît. Celui qui est beau et cohérent avec les mots, plus que ma chose à moi, même si cela le devient. Laurent Corvaisier, un autre illustrateur de Rue du monde que j'estime, a lui une écriture graphique hyper reconnaissable.

Vous aussi, notamment dans le trait...

Je suis très éclectique. Crayon, pastel, encre de Chine, mixtures diverses, il y a un ton évidemment, mais les techniques sont si différentes que cela ne saute pas aux yeux.

Vous êtes très inspiré par l'Afrique, à cause des couleurs ?

Oui, mon premier voyage en Afrique a été un déclencheur colossal. Tout à coup, je pouvais utiliser toutes les couleurs des boîtes de pastels alors que ma formation classique me poussait à la retenue, au bon ton un peu plus beige. Mais j'ai aussi travaillé l'Afrique en noir et blanc, les silhouettes, les costumes y sont si graphiques. C'est un continent qui me fascine et me désespère à la fois.

A propos de noir et blanc, votre manière évoque un peu celle d'Hugo Pratt...

Tout à fait. Je ne nie pas la séduction qu'il a exercée sur moi. Un de ses confrères disait «Hugo Pratt, c'est un paresseux, il en fait le moins possible». Pour moi, c'est une qualité. Le minimum d'indications, le plus simple, je suis cette ligne. Je préfère évoquer que décrire.

Vous faites régulièrement des interventions dans les écoles, êtes-vous parfois surpris par les questions ou les réactions des enfants ?

J'ai eu du mal au début à répondre simplement à une question récurrente : pourquoi c'est flou, pourquoi ça déborde, ou pourquoi c'est pas fini ton dessin ? Ma démarche est à la fois très instinctive et intellectuelle, elle doit m'amener à exprimer des sensations et du mouvement. Je leur explique que comme pour une photo, le bougé engendre un peu de flou mais restitue l'impulsion. Et moi, je m'intéresse à ce qui bouge. Dans mon travail, il y a très peu de choses arrêtées.

Vous êtes donc peut-être tenté par la BD ?

Pas du tout. Je l'aime, mais c'est un exercice très particulier où les images doivent communiquer ensemble et sur la même page. Les quelques essais que j'ai fait ne sont pas lisibles, je me sens plus adapté au format affiche, un seul dessin sur une grande surface.

Dernier ouvrage paru : *Je serai les yeux de la terre*, dans lequel Zaï et Alain Serres réagissent par l'illustration et le texte aux clichés des photographes de l'agence de Yann Arthus-Bertrand, Altitude (Rue du monde)

Propos recueillis par Olivier Garcia